



L'envol du Dragon



Je crois pouvoir dire avec certitude qu'aucun événement de ma vie ne m'échappe plus, à présent. Je suis née en plein hiver, au mois de l'araignée, d'un père chevalier fort riche et respecté, sire Ektor von Grünerwald, et d'une mère dont le visage n'est à présent plus qu'un songe, puisqu'elle mourut quelque temps après ma naissance. Espera von Grünerwald, anciennement De la Tour, était la fille du seigneur des baronnies, messire Roland De la Tour. Elle était d'une beauté merveilleuse, et l'on chantait à la cour de nombreuses chansons sur son charme légendaire. Je ne crois pas qu'elle ait jamais aimé mon père, ce mariage ayant été arrangé bien avant sa naissance. D'ailleurs, qui aima jamais mon père ? Il était puissant et impitoyable, et il était redouté de tous. Il avait souhaité un héritier mâle, mais n'en tint pas rigueur à ma mère. Quand bien même il l'eut voulu, il n'en eut guère le temps, car l'hiver emporta Espera, fatiguée par ses couches et par sa vie si triste, peut-être. Je naquis donc sans avoir été attendue, ou plutôt attendue comme le garçon qui succéderait au comte Von Grünerwald. Mais mon père ne résista pas au charme du petit bambin silencieux que je fus, son premier et son dernier. Du moins je le crus longtemps. J'arrivai à l'heure du serpent, en pleine nuit, si silencieuse qu'on crut tout d'abord que j'étais morte-née. Mais je respirais bel et bien, j'étais en pleine forme, même si ma petite taille semblait plutôt anormale. La nuit m'accueillit en son sein et engloutit avec elle toute mon enfance...

Mon père décida de m'élever en garçon, afin que je devienne le digne héritier de ce royaume. Ma nourrice reçut l'ordre de ne jamais divulguer que j'étais une fille, de même que la sage-femme qui accoucha ma mère. Pourquoi fit-il cela ? J'ai longtemps cru qu'il voulait échapper au destin, croire que son enfant bien-aimé était bien celui qu'il avait attendu. Peut-être, finalement, ma mère est-elle morte du chagrin de n'avoir pas le droit d'avoir une fille... Ma tendre enfance fut aussi silencieuse et calme que le fut ma naissance. Je ne babillais pas, semblais refuser d'apprendre à parler, et je restais de longues heures seule, fixant gravement les livres que ma nourrice me prêtait. Dès que j'eus décidé d'apprendre à marcher, mon père m'arracha au sein de ma nourrice et m'envoya loin de ma terre natale, chez son cousin Gilberh D'Espar, afin que celui-ci me fît éduquer et m'apprit tout de l'art de manier les armes. Il mettait ainsi fin au doute qui régnait sur son royaume, car il lui était difficile d'échapper à la rumeur qui courait concernant mon sexe. Je me souviens très bien des pleurs de ma nourrice, pauvre femme au grand cœur qui me regarda m'éloigner avec la pensée que la petite fille que j'étais connaîtrait une vie bien dure. Elle n'avait pas tort, mais, au moment où je partis, j'étais encore trop jeune pour me douter du fatidique destin qui m'attendait. Tout le monde connaissait la cruauté de Gilberh D'Espar, tout le monde savait, je crois, qu'il avait été déjà par deux fois parjure à Roland De la Tour et aux baronnies, quoique mon père se fût battu pour qu'on le lui pardonne. Personne ne connaissait la nature de leur lien, mais une chose est sûre, Ektor faisait suffisamment confiance à Gilberh pour lui envoyer son enfant, l'héritier du royaume de Camalesh.

Je ne vis pas Gilberh D'Espar en arrivant à Lothan, ni le jour de mon arrivée, ni les suivants. Je fus envoyée dans mes appartements, et je me souviens très bien avoir entendu le majordome dire aux hommes qui gardaient ma chambre :

« Qu'elle n'en sorte sous aucun prétexte. Ordre du sire D'Espar. »

J'avais alors à peine trois ans, mais je ressentis intuitivement que quelque chose clochait. Je compris plus tard que le majordome n'avait pas caché mon identité de fille, contrairement aux ordres de mon père. Petite fille perdue dans un château-fort inconnu, seule, plus seule que jamais, je n'eus bientôt plus qu'une envie : visiter ce lieu que l'on m'interdisait de découvrir. J'ai pourtant dû rester longtemps dans cette pièce, ne voyant que les servantes qui m'apportaient à manger, des livres, des jouets auxquels je ne touchais guère. Je mangeais peu, petit fantôme maigre et pâle, et je passais de longues journées à méditer, retirée en moi-même, ou à lire des

ouvrages aux pages parcheminées et enluminées. J'appris à lire sans que personne ne s'en aperçût, sans que personne ne daigne me l'enseigner.

Mais un soir, ma curiosité devint plus forte que le goût de la lecture et de la solitude. J'attendis l'heure du serpent, car la nuit m'attirait et me rassurait, tandis que le soleil m'avait toujours inquiétée, et je me glissai comme une ombre hors de ma chambre. Il y avait quatre gardes devant ma porte, mais j'étais si fine et si éthérée, si sombre aussi dans ma robe de velours noir, qu'aucun d'eux ne me vit. Il faut avouer qu'ils n'étaient guère attentifs. Cela faisait un an que je vivais ici, enfermée dans cette grande chambre froide, sans jamais avoir tenté d'en sortir. Ils jouaient aux cartes en riant grassement, croquant à pleines dents dans un rôti dont la sauce dégoulinait sur leurs mentons, et j'éprouvai un profond dégoût à la vue de ces êtres avilis et égrillards. Silencieusement, je m'éloignai d'eux et je parcourus les couloirs du donjon dans la nuit, petite silhouette presque invisible. Pas un page, pas une servante ne me remarqua. J'arrivai bientôt aux abords d'une double porte d'où filtrait de la lumière, des gémissements, des cris. Je m'en approchai doucement et plaquai mon oreille contre la porte. J'entendis des cris que je ne comprenais pas, puis le silence envahit la salle. Enfin, une voix de femme s'éleva.

« Qu'allez-vous faire de la petite, sire Gilberh ? J'ai de la peine pour elle, si jeune et si seule dans sa chambre close, savez-vous ? Pourquoi ne la faites-vous pas éduquer, comme vous l'a demandé votre cousin, plutôt que de la tenir ainsi enfermée ? Elle va finir par devenir sauvage... »

Une voix d'homme dure et sèche lui répondit, et ma peau se hérissa au son de cette voix.

« Elle sera éduquée en temps voulu. Mes hommes l'observent, elle apprend déjà bien des choses. Elle n'aura pas besoin de beaucoup de maîtres, croyez-moi.

-Peut-être, sire, mais elle est si seule... Elle n'a pas quatre ans, vous savez... Son père...

-Les ordres de mon cousin sont clairs, madame. Vous ne les connaissez pas et vous n'avez pas à vous en mêler. Il faut encore attendre ses cinq ans avant de la sortir de sa chambre close.

-Si tels sont les ordres de sire Ektor, vous avez sans doute raison de lui obéir. Mais ne puis-je la rejoindre de temps à autre et lui tenir compagnie ?

-Blanche, vous êtes trop bonne. Mais j'accepte. Allez donc lui tenir compagnie un jour par semaine, et apprenez-lui tout ce que doit savoir une femme. »

Son rire résonna dans la salle, si froid, si dur que je fus, pleine d'angoisse. Je courus dans les couloirs à perdre haleine, sans plus me soucier de me dissimuler -heureusement, personne ne me vit- et je revins à ma chambre, où, au moins, j'étais loin de cet homme qui devait être mon oncle, et dont la voix me faisait si peur... Je m'assis sur mon lit en tremblant. Lorsque je fus calmée, je tentai de réfléchir aux paroles obscures du couple sans en comprendre le sens. Pourquoi Gilberh avait-il dit que mon père lui avait demandé de me garder ainsi enfermée jusqu'à mes cinq ans ? J'étais là lorsque mon père avait donné ses ordres à son ami Gorlois, le chevalier qui nous avait accompagnés durant le voyage, et, même si j'étais alors jeune, j'avais bien entendu mon père dire :

« Emmène Jahana chez sire Gilberh, mon cousin. N'oublie pas qu'elle doit être Jehan, qu'on ne doit sous aucun prétexte savoir qu'elle est une fille. Elle est ton petit seigneur. Dis à Gilberh de la traiter comme son propre fils, de l'éduquer avec ce dernier, de tout lui apprendre des armes et de l'équitation. Elle doit revenir en chevalier accompli, digne de prendre place sur le trône de son père. »

Mais mon oncle ne semblait pas du tout avoir reçu ces ordres-là...

Le lendemain, une femme noblement habillée fit irruption dans ma chambre. Elle me sembla douce, avec ses longs cheveux blonds et son sourire d'ange. Je fus soulagée de la voir,

après un an de silence, d'entendre sa belle voix qui me parlait. Elle ne dut pas me trouver très bavarde, car je n'avais jamais beaucoup aimé parler, mais entendre le son de ma voix fut un plaisir à mes propres oreilles, car je n'avais pas parlé depuis mon arrivée chez sire Gilberh D'Espar. La jeune Blanche ouvrit mon coffre à vêtements auquel j'avais à peine touché, gardant le plus souvent mon ample robe noire, et en sortit des habits colorés qui me firent cligner des yeux et me rendirent mal à l'aise. Elle me vêtit comme une princesse, d'une belle robe blanche en mousseline ornée de dentelle, enfila sur mes doigts trop maigres des gants de soie de la même lumineuse couleur et me coiffa en bavardant gaiement, ou du moins en faisant des efforts pour bavarder gaiement. Elle devait être très mal à l'aise devant mon silence et mon air grave. Il dut lui sembler que je n'avais pas quatre ans mais bien plus. J'étais une bien étrange enfant.

Lorsqu'elle eut terminé ma toilette, elle poussa des cris d'admiration, qui amenèrent même un sourire à mes lèvres. Elle me força à me regarder dans le miroir. Il faut le dire, je ne ressemblais plus à la sombre enfant que je croisais dans la glace chaque jour. Blanche avait redonné à mon visage et à ma silhouette la noblesse de mon sang et la grâce de l'enfant que j'étais.

« Vous ressemblez à votre mère, ainsi, dit-elle. »

Je lui lançai un regard étonné.

« Vous avez connu ma mère ? lui demandai-je. »

-Oui, répondit-elle, étonnée de m'entendre prononcer plus qu'un grognement ou un vague « oui ». J'ai été sa dame d'honneur au temps où elle vivait encore à la cour du seigneur Roland De la Tour. Vous savez ? Son père.

-Je sais qui est Roland De la Tour, répondis-je.

-C'est vrai ? s'exclama-t-elle. Mais par les dragons, vous êtes si jeune... Comment pouvez-vous avoir déjà entendu parler du maître des baronnies ?

-Mes oreilles sont faites pour entendre, dis-je.

-Vous êtes une enfant étrange, murmura-t-elle. Vous semblez si triste, aussi, malgré toute votre noblesse, et toute votre prestance. Vous êtes bien la fille des deux plus grandes familles des baronnies, vous savez. Vous en êtes la digne héritière.

-Pourquoi suis-je enfermée ici depuis plus d'un an ? demandai-je soudain. Ce n'est pas une situation qui convient à Jahana Von Grünerwald.

-A cela je ne puis vous répondre, dit-elle. Ainsi en est-il de la volonté de votre oncle et de votre père...

-Non ! C'est faux ! Mon père voulait que l'on m'éduque en chevalier afin que je puisse un jour régner sur notre terre. »

Elle me lança un long regard mi-étonné, mi-gêné, puis répondit finalement :

-C'est ce que vous avez entendu, mais il n'en est pas ainsi. Croyez-moi, il vaut mieux ne pas trop poser de questions. Il vous suffit de savoir que votre enfermement prendra bientôt fin, et qu'en attendant, je viendrai commencer votre éducation, chaque semaine.

-M'apprendra-t-on bientôt le maniement des armes ?

-Je crains que cela ne soit pas dans le programme, Jahana. Je vous en prie, ne posez plus de questions. Je suppose qu'un jour, vous aurez les réponses... »

Je me tus, renfrognée. J'avais l'impression d'être reléguée au rang de servante, ou de fille de quelque nobliau. Blanche se leva, prit un livre sur ma table de chevet et le feuilleta.

« Je vous apprendrai à lire ces ouvrages, Jahana. »

-Je sais déjà lire, répondis-je avec suffisance.

-Comment ! s'exclama la femme. »

Elle me lança un regard effaré. Décidément, j'étais bien différente de l'enfant qu'elle croyait trouver dans cette chambre en y entrant . Elle passa la journée à mes côtés. Elle m'apprit quelques rudiments de couture et d'écriture, et je me pliais à tout avec une profonde indifférence. Au fond, j'étais heureuse de sa présence près de moi, mais je ne savais comment le lui exprimer. Elle mangea avec moi lorsque le repas fut servi, le soir, puis elle me demanda la permission de se retirer. J'eus alors vraiment l'impression qu'on me rendait mon rang.

Je passai la nuit à tenter encore d'écrire les lignes que Blanche m'avait laissées, heureuse de découvrir cet art qui me semblait vital. Bientôt, je saurais écrire tout ce qui me passait par la tête et que je ne pouvais exprimer à haute voix, par pudeur et par noblesse. Car ceux de mon rang ne se devaient-ils pas de ne jamais se laisser deviner ?

Blanche revint toutes les semaines, et fut de plus en plus étonnée par les progrès que je faisais. Elle devint mon amie, bien qu'elle eût, elle me l'avoua, quinze ans déjà, et je devins sa confidente. Sans savoir pourquoi, elle était portée à me délivrer tous ses secrets, toutes ses pensées intimes, peut-être parce que je ne répondais jamais, ne critiquais jamais ni ne semblais la juger. Mon silence et mon visage énigmatique lui semblèrent bientôt rassurants, et pour la première fois, je sus ce que c'était que d'être aimée. Car Blanche avait besoin de moi, elle souhaitait me parler, elle avait envie de me voir, de me coiffer les cheveux, d'être à mes côtés. Elle avait épousé mon oncle quatre ans auparavant, suite à la mort de l'épouse de Gilberh D'Espar. Si son mari lui offrait le respect qu'elle méritait en tant que baronne D'Espar, malgré son jeune âge, elle haïssait le fils de mon oncle, un garçon hautain, plein de morgue et de prétention, qui la traitait comme une moins que rien. D'ailleurs, personne au château ne semblait porter mon cousin Wilhem dans son cœur, et tous le craignait car ses colères étaient souvent dévastatrices. Et mon oncle l'adorait, le comblait d'honneurs et de cadeaux, le laissait libre de ses actes. A neuf ans, Wilhem était un monstre infernal, digne héritier de son père, pire encore que lui, peut-être.

J'appris beaucoup de choses avec Blanche. Elle me rendit ma féminité si longtemps cachée par mon père, m'apprit tout de l'art d'être une femme, une bonne épouse, également. Je me souvins pourtant, un jour, que telle était la volonté de mon oncle, et je me sentis en grand danger, sans savoir pourquoi. Mais Blanche allait au-delà des ordres de son mari. Sans pour autant lui désobéir puisqu'il n'avait pas donné d'ordres à ce sujet, elle m'apprit tout ce qui concernait la vie de ce château, et aussi tout ce qu'elle savait sur mon père, ma mère et Roland De la Tour.

Et puis un beau jour, alors que l'hiver avait encore une fois blanchi les plaines que je pouvais apercevoir depuis ma petite fenêtre, la porte de ma chambre s'ouvrit sur un grand homme vêtu de petit gris et de fourrures. Son visage était dur, quoique beau. Il devait avoir quarante ans, et sa silhouette me sembla grande et dangereuse, face à la mienne, si fluette -bien que Blanche m'ait forcé à manger, ce qui m'avait redonné quelques formes- ou même à celle de mon amie. L'homme me sourit, mais ses yeux exprimaient une telle cruauté que je sentis le froid m'envahir.

« Ainsi c'est toi, la petite Jahana Von Grünerwald, la fille de mon cousin Ektor. Tu es belle. C'est bien. »

Il me détailla du regard, et je sentis des frissons d'effroi me parcourir le corps tandis que son regard se posait sur mes longs cheveux blond vénitien coiffés avec art, mon visage fin si pâle où brillaient deux yeux vert émeraude contenant toute ma fierté, toute ma force, mon corps mince sous ma robe de velours vert et or, et mon port altier digne de mon rang.

« Tu as cinq ans aujourd'hui, le sais-tu ? »

Je hochai gravement la tête.

« C'est bien. Je suis Gilberh D'Espar, ton oncle.

-Je sais, répondis-je d'une petite voix mal assurée.

-Ah ? dit-il d'un air déconcerté. Bien. Blanche m'a rapporté que tu étais étonnement mûre pour ton jeune âge. Cela ne me surprend pas. Après tout, le sang des De la Tour et des Von Grünerwald coule dans tes veines. »

Il me lança un regard aigu.

« Tu vas quitter cette chambre et déménager dans la tour ouest, où tu seras proche de mon fils et de tes nouveaux maîtres.

-M'apprendra-t-on le maniement des armes ? demandai-je d'une voix plus forte. »

Gilberh rit.

« Bien sûr que non ! Tu es une fille. Tu apprendras tout ce qu'il te faut savoir pour devenir un jour une femme digne de ta lignée.

-Mais mon père... »

Mon oncle me tourna le dos, ignorant mon intervention.

« Des servantes vont venir dans une heure déménager tes affaires, dit-il. Sois prête. Après cela, tu fêteras tes cinq ans à ma table, et ainsi tu rencontreras mon fils Wilhem. »

Avant que je n'aie le temps d'ouvrir la bouche, Gilberh tourna la poignée de la porte et disparut de la chambre. Je m'assis sur mon lit, plus sombre encore que jamais. Je ne comprenais pas tout ce qu'il se passait ici, mais une chose était sûre : on se jouait de moi. J'avais réellement l'impression de n'être qu'une marionnette dont un obscur inconnu tirait les fils en riant de la voir se démener pour couper ses liens. Mais je décidai de suivre les ordres de mon oncle et de ne rien laisser voir de mon trouble.

Je dus donc déménager dans la tour ouest, et j'eus une chambre plus grande encore, dont les murs étaient couverts de tentures montrant des scènes de vie quotidienne de femmes. Les meubles étaient plus beaux, plus ouvragés, et j'avais des servantes à mes ordres. J'avais l'impression qu'enfin on me donnait une vie digne de celle qu'aurait dû avoir Jahana Von Grünerwald. Et j'aurais pu m'endormir sur cette idée, si seulement j'avais été différente. Mais je ressentais un doute, mêlé de gêne, face à ce luxe soudain.

Le repas d'anniversaire, le premier repas que l'on m'offrit à la table de Gilberh D'Espar depuis mon arrivée au château, deux ans auparavant, me laissa un goût désagréable dans la bouche. Il était clair que Blanche évitait mon regard, ce qui n'était pas le cas de mon cousin. Wilhem semblait me manger de ses yeux gourmands, et cela me sembla fort désagréable. Mon cousin était beau, tout comme son père, mais la cruauté, l'orgueil et la vanité lui boursouflaient les traits, du moins à mon sens. Son regard n'avait rien de celui d'un enfant de dix ans, il y brillait une grande perversité complètement malsaine, et je m'efforçai durant tout le repas d'éviter de le croiser, à son grand mécontentement. Il dut me trouver hautaine, bien sûre de moi pour une si petite fille, mais au fond je redoutais plus que tout de lire dans ses yeux l'appétit obscène qu'il montrait en me dévisageant sans vergogne, et qui me donnait des haut-le-cœur. Mon oncle, quant à lui, me parlait, m'offrait des sourires qui me semblaient sonner faux, et auxquels je ne répondais point. Je gardai un silence fermé et réservé durant tout le repas, et je ne fus soulagée que lorsque la porte de ma chambre se referma sur moi. Je m'effondrai sur le lit en pleurant, chose qui ne m'était pas arrivée souvent, peut-être même jamais encore. Mais les larmes qui roulaient sur mes joues étaient celles du dégoût, de l'impression d'avoir été souillée par ces deux hommes et j'en éprouvai une telle honte, une telle opprobre que je sentis monter en moi une haine formidable pour ces deux hommes et, peut-être, pour la gente masculine tout entière.

Ma vie changea du tout au tout. J'étais plus libre, j'avais des servantes qui me peignaient et m'habillaient chaque jour, me rendant toujours plus belle, et des professeurs qui s'occupaient de mon éducation, faisant de moi une parfaite dame de cour. Je voyais Blanche plus souvent,

taisant toujours les sentiments qui montaient en moi tels des vagues, de plus en plus violents, moi qui avait toujours été si calme et si placide, mais sa présence me rassérénait. Je siégeais chaque soir à la table de Gilberh D'Espar, et il aurait pu sembler que la vie était simple, que mon destin suivait un cours normal s'il n'y avait eu le souvenir des paroles de mon père, le sourire fourbe et cruel de mon oncle et le regard vicieux de Wilhem. Nous nous retrouvions chaque jour après les cours que nous suivions pour « jouer ensemble en bons camarades », selon l'expression de son père, en plus des cours que nous partagions parfois, tant j'apprenais rapidement. Durant ces heures censées nous rapprocher, Wilhem tentait de m'approcher, de me parler, narrant avec emphase les richesses de son père, ses propres exploits, lorsqu'il montait à cheval ou brillait particulièrement à l'épée, conscient que, même si je n'en disais mot, j'aurais aimé être à sa place. Il essayait de me toucher, posant parfois sa main sur mon visage, sur mes hanches ou sur mes cheveux, mais je m'effaçais toujours, refusant qu'il me salisse de ses doigts obscènes. Il en éprouva toujours plus de ressentiment. Je vis le défi grandir dans ses yeux, puis une lueur dangereuse, proche de la haine. Il m'apparut de plus en plus clairement qu'il me voulait, coûte que coûte, quel qu'en soit le prix. Et j'avais la désagréable impression que ce serait à moi de payer ce prix...

Cela faisait deux ans déjà que cette vie oisive et luxueuse défilait sous mes yeux horrifiés, et mes sept ans semblaient n'être qu'une illusion. J'avais la gravité et la noblesse d'une femme, et même mon corps, à mon grand désarroi, commençait à se former, à ressembler à celui des jeunes filles de douze ans qui me servaient parfois de servantes. Le regard de Wilhem, qui, atteignant ses treize ans, était devenu un homme, me semblait de plus en plus égrillard, ses yeux se posaient plus souvent sur ma poitrine naissante, et parfois même descendait sur mon entre-jambe. J'en éprouvais de la honte, de la haine pour ce garçon que je trouvais vulgaire et violent, et j'en étais mortifiée et angoissée, d'autant que plus je le rejetais, plus il insistait.

Un soir, alors que j'étais déjà étendue dans le noir, méditant encore et ne trouvant pas le sommeil, j'entendis une voix rauque ordonner à mes servantes de quitter l'arrière chambre où elles veillaient encore. Je me dressai sur mon lit et écoutai.

« Filez, dit la voix. »

Je reconnus avec horreur la voix de mon cousin. Que faisait-il dans mes appartements à cette heure de la nuit ? Je regardai avec angoisse la poignée tourner doucement et la porte s'ouvrir, puis mon cousin se glissa dans la chambre noire. Je m'allongeai et rabattis sur moi mon drap de soie, prêtant l'oreille à tous les bruits, ne sachant comment comprendre la présence de Wilhem chez moi. Il marchait doucement vers mon lit, tentant de ne pas faire de bruit, mais mes oreilles fines, habituées au silence, entendaient le crissement du tapis de velours sous ses pas lourds. Il se pencha sur le lit et ses yeux semblèrent me fixer intensément durant de longues minutes oppressantes. Après quoi, il tourna les talons et repartit.

Je vécus dès lors dans l'angoisse de le voir revenir de nuit dans ma chambre, et je crois qu'il le sentit. Son regard brillait un peu plus d'un plaisir malsain, il voyait que mes yeux reflétaient parfois, pendant un quart de seconde, la peur que sa main touche la mienne. Il en profitait, me serrant de plus près encore, m'approchant sans vergogne, un sourire cruel et pervers flottant sur les lèvres. Le soir, je ne m'endormais que difficilement. Mais jamais je ne dis mot à personne sur l'intrusion de mon cousin dans ma chambre. Je me repris bientôt et Wilhem, mortifié, éprouva de nouveau la rage de voir mon regard se perdre dans le vague, dénué du moindre sentiment, ni colère, ni haine, ni peur. C'est, je crois, ce qui le décida à aller plus loin encore. Je peine à raconter cela, car la plaie est toujours aussi vive, et la honte toujours blessante dans mon cœur. Cette nuit-là, je perdis définitivement ce qui me restait d'innocence, mais je gagnai la haine des hommes. Lorsque Wilhem se glissa à nouveau dans ma chambre, j'en eus le

cœur glacé. Mes yeux habitués au noir le regardèrent s'avancer avec cet agaçant petit sourire suffisant, mais il brillait aussi dans son regard une convoitise et un désir presque palpables. Il s'approcha de moi et s'assit sur le lit. Je fermai les yeux pour ne plus voir son visage qui me semblait, à moi, si laid, déformé par le vice. Il se pencha vers mon chevet et alluma les bougies avec le briquet à silex qui était posé sur la table. Puis il se tourna vers moi et me sourit, avec une joie cruelle. Je ne pouvais plus fermer les yeux. Je me redressai, malgré ma peau qui se hérissait de peur.

« Sors d'ici, Wilhem, lui dis-je d'une voix pourtant assurée et autoritaire. Tu n'as pas le droit d'entrer dans mes appartements ainsi. Pour qui te prends-tu ? »

Il ne répondit pas mais fixa du regard ma chemise de soie presque transparente. On devinait sous le fin tissu la courbe de mes seins et mon corps mince. Il se pencha vers moi et approcha sa main de mon sein. Je reculai dans le lit.

« Sors d'ici ! hurlai-je. Tu n'as pas le droit ! Je vais appeler la garde ! »

Il ricana. Bien sûr, il avait raison. Jamais la garde ne ferait un mouvement pour m'aider face au fils de Gilberh. Il s'approcha encore de moi, mais je reculai toujours, et je tombai du lit. Ma robe se releva, dévoilant mes cuisses fines et ferme, et le regard de mon cousin devint plus brillant encore. Je voulus me relever et fuir de la chambre, mais il se jeta sur moi et tenta de me plaquer au sol. Je hurlai et le griffai en me débattant. Cela l'excita plus encore, car ma respiration accélérée faisait pointer mes seins sous le tissu. Je lui mis un coup de tête. Il me gifla violemment. Je criai encore, mais il me plaqua un peu plus au sol, me giflant, me mordant au sang. J'avais mal. J'avais peur. Mais plus encore que tout cela, j'éprouvais une haine sans pareille pour cet homme, trop fort pour moi, qui me regardait me débattre en riant et qui m'effrayait tant.

« Espèce de porc ! criai-je en lui crachant au visage. Lâche-moi ou il t'en cuira ! Je suis la fille d'Ektor Von Grünerwald, tu n'as pas le droit de me toucher de tes mains vicieuses ! »

Il me regarda avec haine, lui aussi, mais également avec une telle excitation que j'en gémis de terreur. Il me maintenait au sol et me giflait tandis que je me démenais pour me libérer de son emprise. Je sentais son sexe dur contre mon ventre. Bientôt, je ne me débattis plus. Mon visage me brûlait, du sang coulait sur mes lèvres. Il sourit d'un air victorieux. Il m'arracha ma robe dans un craquement de tissu et se rejeta de mon corps blanc et gracieux. Je tentai encore de me débarrasser de sa poigne de fer, mais il me colla au sol.

« Tout doux, ma belle, dit-il d'une voix rauque de désir, dans un rire empli de cruauté perverse. »

Ce rire me fit des frissons dans le dos. Il dut s'en apercevoir, car mes seins pointèrent un peu plus, et il posa sa grosse main sur l'un d'eux et le malaxa sans douceur. Cela m'arracha un cri de douleur et de rage qui l'excita plus encore. Sa respiration était saccadée tant son désir était fort. Sa main descendit vers mon pubis, tandis que je serrai les jambes le plus que je pouvais. Il les écarta sans forcer, ridicule fétu de paille que j'étais face à ses muscles entraînés au combat, et il glissa ses doigts dans mon sexe, m'arrachant encore des cris et des pleurs. Puis brusquement, il se mit sur moi, m'écrasant de son poids, et il me pénétra violemment. Je hurlai, tant la douleur fut fulgurante, mais mes cris furent bientôt couverts par ses râles d'aise. Je sentais le sang couler entre mes jambes, bientôt mélangé à autre chose, et je me sentis souillée alors qu'il se retirait, victorieux et fier. La douleur me tenaillait le bas ventre et je me roulai en boule dès qu'il me lâcha, en gémissant et secouée de sanglots. Il me regarda un instant encore, puis il se rhabilla lentement, savourant ce moment qu'il semblait attendre depuis si longtemps. Il partit finalement de la chambre et je restai longtemps repliée sur moi-même, pleurant et tremblant, la peur au ventre.

Ce fut ainsi qu'une vieille servante me trouva au petit matin. Elle me porta doucement sur mon lit, soigna mes blessures, lava le sang et le sperme qui coulaient entre mes jambes, sans que je ne dise mot. Puis elle m'habilla et sortit de la salle non sans me lancer un regard plein de pitié. Je ne bougeai pas de la journée. Je restai allongée, regardant fixement le plafond. Blanche vint me voir, me supplia de lui dire ce qu'il m'arrivait, sans que je ne lui réponde. Personne ne saurait jamais de ma bouche l'horrible souillure dont j'avais été victime. J'étais encore trop jeune, cependant, pour penser au suicide, mais j'étais dégoûtée de vivre, dégoûtée de moi-même, n'osant même pas me regarder dans un miroir. Il me sembla soudain que j'étais laide. De ce jour, je ne sortis plus de ma chambre.

Quelques jours se passèrent sans que Wilhem revînt me voir, mais je m'endormais chaque soir avec la peur obsédante de voir ma porte s'ouvrir. Cependant, il avait trop pris goût à ce petit jeu pour me laisser longtemps en paix. Au bout de quinze jours, il revint, et le cauchemar recommença. Puis il revint tous les soirs. Mais même si je savais que peine était perdue, je me débattais toujours, peut-être parce que cela me donnait encore le courage de vivre malgré l'horreur de ce que je vivais. Mon repli sur moi-même devint tel que plus personne n'entendit le son de ma voix, que plus personne ne put m'atteindre dans le monde où je m'étais retirée. Blanche venait toujours mais ne comprenait pas, malgré les rumeurs qui couraient au sujet du viol dont j'étais chaque nuit victime. Elle me posait des questions, me poussait à parler. Mais rien ne put me faire sortir de mon silence. Seule la vieille servante semblait me comprendre, respecter mon isolement. Elle venait sans bruit, me changeait, me lavait chaque matin en posant chaque fois sur moi son regard si doux et si plein de compassion qui me faisait pleurer en silence dès qu'elle disparaissait.

Un matin, alors que je dépérissais de plus en plus, la vieille entra dans ma chambre en compagnie d'une belle dame toute de noir vêtue. On ne voyait que son visage aux traits fins et purs. Son corps était intégralement dissimulé sous son vêtement, et ses cheveux sous un voile aussi noir.

« Voilà, dit la servante, la jeune fille dont je vous ai parlé. Ma jeune maîtresse va mal. Et je voudrais que vous l'emmeniez à vos côtés.

-Merci, Issendre, répondit la femme de sa voix mélodieuse. Laisse-nous, je vais voir ce que je peux faire. »

La vieille disparut et la femme se pencha sur moi et m'ausculta. Elle me souriait avec douceur, et cela me fit du bien.

« Tu es en bien mauvaise forme, jeune fille, dit-elle en dégageant mes cheveux de mon front dans une tendre caresse qui me fit l'effet d'une claque. »

Je me mis à pleurer en silence. Elle me prit dans ses bras sans mot dire, me berça comme une mère berce son enfant. Mais je n'avais jamais été une enfant, et je n'avais jamais connu la tendresse d'une mère. Cela sembla doux à mon cœur.

« Raconte-moi tout, murmura-t-elle. »

Et, sans savoir pourquoi, alors que je ne parlais plus depuis des semaines, alors que je m'étais juré de ne jamais dire un mot sur l'horreur de ce que je vivais, je lui racontai mon arrivée au château, l'enfermement, mon oncle au regard cruel, le viol que mon cousin me faisait subir chaque nuit et la sensation d'être salie à tout jamais, mais aussi l'impression d'avoir été trompée. Elle m'écouta en me berçant, et j'eus vraiment la sensation d'avoir retrouvé ma mère. Finalement, elle me parla.

« Je suis Djasehera, dit-elle. Je suis une prêtresse-dragon. Connais-tu cela ? »

J'acquiesçai. Les prêtresses-dragon étaient respectées et aimées, dans les baronnies, car elles étaient au service des dragons, luttant contre le Mal et pour le Bien. On les disait pleines de

sagesse, et d'amour pour leur prochain, mais aussi impitoyables avec leurs ennemis, notamment les cruels thanathaires qui, selon elles, trahissaient les Dragons, et qu'elles pourchassaient de la colère divine. Elles étaient toutes belles, selon les rumeurs, mais froides et imprenables. C'étaient des légendes, bien sûr, car personne ne connaissait vraiment les prêtresses-dragon, mais les mythes ont toujours une part de réalité. Et Djasehera me sembla incroyablement belle et attirante, avec ses longs cheveux noirs si lisses, que je vis lorsqu'elle enleva son voile, et ses yeux turquoise.

« Tu vas mourir d'ici quelques semaines, si tu restes ici, me dit-elle. Tu es faible, tu déperis, et ton cousin n'arrêtera pas de te harceler. La plupart des hommes sont des porcs immondes, pires que des animaux, incapables de contrôler leurs pulsions. Mais si tu veux, je peux te prendre avec moi et te ramener au temple de Umir Lektis Ki Zsimitswtl, le dragon que je sers. Tu seras là-bas en sécurité. Nous t'enseignerons nos connaissances, tu pourras devenir prêtresse-dragon à ton tour, si ton père le veut. Nous saurons faire pression sur lui pour qu'il te laisse là-bas, au moins jusqu'à ce que tu sois en âge de te marier. Nous ne pouvons aller contre la volonté du comte Von Grünerwald, mais je pense qu'il ne refusera pas que nous te gardions quelques années si nous le menaçons de dévoiler à Roland De la Tour les sévices que tu as subi, toi, sa petite-fille. Chez nous, tu seras protégée, et nous t'enseignerons l'art du combat, les prières, et diverses connaissances qui feront de toi l'une d'entre nous. Le veux-tu ? »

J'acquiesçai gravement. Dans mes yeux brillait une petite étoile. L'espoir renaissait. Nous partîmes dans la journée, dès que mes affaires furent prêtes. J'avais du mal à tenir debout, mais Djasehera ne voulait pas attendre. Mon état était trop grave, j'avais au plus vite besoin des soins des prêtresses-dragon. Gilberh ne dit rien lorsque Djasehera le prévint de notre départ imminent, mais Wilhem me sembla plus sombre que jamais et me lança un regard haineux que je lui rendis. Malgré mon état de faiblesse, je revivais enfin, et je retrouvais ma noblesse oubliée.

Le voyage fut extrêmement difficile, malgré les bons soins de Djasehera. Elle avait dû me prendre devant elle, sur son cheval noir, car je ne parvenais pas à m'accrocher à elle. Les pas du cheval lançaient des pics dans mon ventre, car la douleur du viol n'avait jamais totalement disparu, et Djasehera devait me tenir fermement pour que je ne m'écroule pas. Plusieurs fois, je m'évanouis. Je sentais du sang couler entre mes jambes, souillant ma robe. La prêtresse-dragon me chantait doucement des chansons de chez elle, et je l'écoutais en pleurant, de joie ou de douleur.

Au bout de cinq jours et cinq nuits de chevauchée dans les plaines des baronnies, nous arrivâmes en vue d'une abbaye. Djasehera me sourit.

« Nous voici près de ta nouvelle demeure, Jahana. »

Je m'évanouis, soulagée d'être enfin arrivée.

Lorsque je m'éveillai, j'étais dans un lit simple, peu douillet en comparaison de celui où j'avais l'habitude de dormir, mais bien au chaud. Car, malgré l'été, j'avais froid. Une vieille femme se pencha sur moi.

« Tu es réveillée, mon enfant, dit-elle en me souriant. Bienvenue au temple d'Umir Lektis Ki Zsimitswtl. »

Puis elle me laissa. Malgré la modestie de la pièce où je me trouvais, je me sentis soulagée et protégée. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'avais l'impression d'être ici chez moi.

Une autre femme pénétra bientôt dans la pièce. C'était Djasehera.

« Comment vas-tu, Jahana ? me demanda-t-elle. Est-ce que tu peux marcher, et me suivre ? tu as dormi fort longtemps, nous avons eu un peu peur, je te l'avoue. Ton père a accepté que nous te gardions, et la doyenne veut te parler.

-Je ne comprends pas, dis-je. Comment cela se fait-il que mon père soit déjà au courant ?

-Tu as dormi dix jours, répondit-elle. »

Je me tus, étonnée. Était-ce possible ? Je me levai, encore faible sur mes jambes vacillantes, et elle me tendit le bras pour m'aider et me guider. Nous nous rendîmes dans une grande salle ronde aux murs de calcaire sans décoration aucune, où de belles femmes, toutes vêtues de noir des pieds à la tête, nous attendaient. L'une d'elle, assez âgée, siégeait un peu en retrait et ce fut elle qui m'aborda.

« Bienvenue parmi nous, mon enfant. Nous avons prévenu ton père, et il est d'accord pour que tu restes parmi nous pour l'instant. Veux-tu te joindre à nous ? Veux-tu devenir novice dans notre ordre ? »

J'acquiesçai gravement. Cela faisait longtemps que mon choix était fait. Depuis que j'avais aperçu le visage de Djasehera.

« Bien, reprit la femme. Dans ce cas-là, à partir d'aujourd'hui, tu seras Yanhe. Tu ne répondras plus qu'à ce nom tant que tu resteras dans notre ordre. Va, à présent, Djasehera t'expliquera les lois que tu dois respecter. »

Ainsi débuta ma vie de novice. Je rentrai au service du dragon Umir Lektis Ki Zsimitswtl, qu'on disait roi des dragons. J'appris le chant, notamment par les prières qui s'élevaient à certaines heures vers le ciel depuis le temple où nous restions chaque jour de longs moments, silencieuses et recueillies. J'appris à jouer du luth, pour accompagner mes prières et celles de mes sœurs. J'appris les connaissances sacrées qu'étaient l'astrologie, l'écriture et la lecture dont je possédais déjà les bases, les légendes, la médecine et les soins, l'étude des animaux et des plantes... Tout m'intéressait. Mais ce qui me passionnait par-dessus tout, c'était le maniement des armes. Ces longues lames brillantes me fascinaient, et la lutte me permettait de croire que plus jamais on abuserait de moi. Nous sortions longuement dans les plaines, pour nous entraîner, rechercher herbes et champignons qui nous nourrissaient, car nos repas étaient constitués de plantes, fruits, légumes et céréales, mais jamais de viande, impure aux yeux des prêtresses. Cela me changeait de la vie à la cour de Gilberh. Mais cette vie-ci, moins riche mais plus honorable et plus noble à mon heur, me convenait beaucoup mieux. Il me semblait que j'avais toujours cherché cette vie-ci sans la trouver à la cour. Le silence, l'amitié des prêtresses et des novices, l'harmonie qui régnait ici, loin du stupre, de la luxure et du luxe des châteaux, semblaient plus vrais, plus purs. Et chaque jour j'oubliais un peu plus l'humiliation et le déshonneur que j'avais subi chez mon oncle. Mais la haine que j'éprouvais pour la gente masculine ne me quittait pas.

Ici, les hommes n'avaient pas le droit de venir, pas le droit de nous voir. Lorsque les prêtresses sortaient du temple pour des missions, elles étaient habillées tout de noir, avec une grande et longue robe de soie qui leur couvrait même le cou, des gants sur les mains et un long voile qui dissimulait leurs cheveux. Mais si cela me convenait car il me répugnait que les hommes posent leurs regards sur mon corps, ce n'était pas l'exacte raison de cet habillement. Certes, les novices devaient être vierges, sauf exception de viol, comme cela avait été mon cas, mais certaines prêtresses-dragon étaient mariées ou, le plus souvent, possédaient des amants, rarement un seul. Le corps des prêtresses-dragon ne devait pas être dévoilé aux mortels car il était couvert de tatouages draconiques, d'arabesques sacrées, langage des dragons, et personne ne devait les apercevoir si ce n'est lors des jeux de l'amour. Sauf au combat. Pour se battre, elles étaient presque nues. Cela, je le savais déjà avant de rejoindre l'ordre, car il courait des légendes sur les prêtresses-dragon, à moitié nues, belles et farouches, qui combattaient des monstres ou des hommes. Car elles faisaient la chasse aux thanathaires qui utilisaient la voie maudite, la voie du réveil.

Je devins comme ces prêtresses légendaires, belle et froide, implacable, farouche et terrifiante. Et pourtant, nous étions aussi douces, comme le fut Djasehera pour moi, nous étions l'amour incarné, priant pour les âmes, protectrices des faibles. Je vouais ma vie aux dragons. Je voulais devenir l'une de ces prêtresses guerrières.

Peu après mon huitième anniversaire, je fis un cauchemar horrible. J'étais dans une caverne, et Wilhem me pourchassait. Soudain, je sentis mon cœur battre plus vite, et je fus brusquement au bord de l'évanouissement, tandis qu'un puissant haut-le-cœur m'assaillait. Je me retournai : Wilhem fuyait en hurlant. J'avançai pourtant encore dans le noir et, brusquement, je le vis. Il était énorme. Dans une ambiance étouffante, alors qu'une angoisse incroyable m'assaillait, je vis Umir Lektis Ki Zsimitswtl. Le roi des dragons dans toute sa splendeur. Malgré ma peur, je ne cédaï pas à la panique et je le regardai dans les yeux. Le grand dragon vert sembla me sourire, puis il se leva et fonça sur moi. Je hurlai, mais je ne bougeai pas. J'avais conscience que, si je fuyais, je perdrais plus encore que si je restais. Et brusquement, alors qu'il allait me percuter, tout le décors disparut. Je flottais à présent dans une grande lumière verte, allongée comme une morte, les bras croisés sur ma poitrine. Alors, j'entendis le message du Dragon.

Au réveil, je croisai le regard de la doyenne qui, à mon chevet, me fixait. Elle me sourit.

« Tu as réussi l'épreuve, Yanhe. Te voici haute-révante. A partir d'aujourd'hui, tu suivras les cours de haut-rêve qui t'attirent le plus. »

Mon cœur bondit de joie. Ici, toutes les novices espéraient être choisies par le Dragon pour devenir haute-révante. C'était là le plus grand cadeau du Dragon, celui qui faisait de la novice une future prêtresse-dragon. Car sans ce don, la novice ne resterait jamais qu'une novice.

Je choisis la voie la voie du sommeil et la voie de la torpeur, autrement appelées Hypnos et Narcos. J'appris des sorts que je ne peux révéler, j'appris à contrôler l'esprit du Dragon, mais aussi à lui offrir une prière après chaque utilisation du haut-rêve afin de le remercier de s'être plié. Mais même ainsi, il arrivait que le Dragon se fâche, comme s'il hésitait parfois à nous laisser user de son don. Il ne fallait, en tout cas, pas en abuser.

J'appris à lire les signes que nous donnait le Dragon, certaines méditations qui permettaient de les découvrir dans chaque étoile, dans chaque plante. J'appris encore et surtout la miséricorde et le pardon, car l'amour qu'on nous enseignait ici ne pouvait être s'il y avait en notre cœur la haine et la rancune. J'appris que nous avons besoin des hommes, que sans eux, la création est incomplète. Ma soif d'apprendre était si grande que je ne pouvais l'étancher, que je me pliais toujours aux règles strictes de notre ordre et, surtout, que je pardonnai. Je cessai un jour de haïr Wilhem, de haïr toute la gente masculine, même si je n'oubliai jamais. Même si, au fond de moi, plus aucun homme ne devait me toucher.

Un jour enfin, je fus prête. La doyenne vint me chercher. Elle portait une longue toge blanche avec laquelle elle me vêtit des pieds à la tête. Puis elle me banda les yeux et m'emmena au fond du temple, là où aucune novice n'a le droit de pénétrer. Elle me fit allonger sur une table de pierre, me tendit une boisson au goût acre que je bus d'un trait, puis elle se mit à chanter d'étranges cantiques, que je ne connaissais pas, en utilisant une langue que je n'avais encore jamais entendue auparavant. D'autres voix se joignirent à la sienne, et je reconnus parmi elles toutes celle de Djasehera. Je sentais mon âme se détacher de plus en plus de mon corps, bercée par le chant. Et l'une d'elle s'approcha, tandis que le chant prenait fin.

« Sœur Yanhe, es-tu prête à nous rejoindre ? Es-tu prête à jurer fidélité à notre ordre et à devenir alors prêtresse-dragon à ton tour ?

-Oui, répondis-je d'une voix à peine audible tant mon émotion était grande.

-Alors nous gravons sur toi le lien que tu offres au Dragon, à Umir Lektis Ki Zsimitswtl. Tu seras liée à lui, à tout jamais, grâce à cela, et ton corps devra être dissimulé aux yeux des

mortels, sauf à ton mari si tu choisis le mariage, ou à tes amants. Car seulement dans le plaisir et l'amour, les symboles qui te seront donnés pourront être dévoilés, et à tes ennemis avant qu'ils ne soient anéantis. Tu connais ces règles, les acceptes-tu ?

-Oui, répétais-je. »

La femme qui s'était approchée de moi commença alors son long travail, tatouant sur ma peau toutes les arabesques, toutes les runes draconiques qui feraient de moi une prêtresse-dragon. Cela dura longtemps, mais je n'avais plus de notion de temps, car la drogue que l'on m'avait donnée m'avait enlevé tous mes repères, me laissant flotter dans un autre monde, à la frontière des Hautes Terres où vivaient les Dragons, tandis que Umir Lektis Ki Zsimitswtl parlait à mon cœur, traçant à l'intérieur de mon être les symboles que l'on marquait sur ma peau. Et mon cœur se serrait par moments, alors que j'ignorais tout de ce qu'on me faisait, ressentant parfois une douleur aiguë alors qu'on me transmettait un tatouage, par je ne sais quel moyen magique. J'appris plus tard que la femme ne m'avait pas touchée, et que c'était le Dragon lui-même qui m'avait marquée.

Au bout d'un temps qui me sembla à la fois court et infini, on me releva et on m'enleva le bandeau. J'étais prêtresse-dragon. Toutes les prêtresses me sourirent, m'accueillirent dans leurs bras avec chaleur. J'étais l'une des leurs. J'étais enfin, et pour toujours, Sainte Yanhe.

J'étais la plus jeune de l'ordre, la dernière appelée. J'avais à peine onze ans et demi lorsque je fus initiée. Je remarquai bientôt que bien des choses avaient changé. Le regard que les novices portaient sur moi. Mon corps tatoué qui ne ressemblait plus à celui de Jahana, fille d'Ektorh Von Grünerwald et d'Espera De la Tour. Et j'entendais le Dragon parler, lors des rites auxquels je participai dès lors activement car, à présent, je comprenais cette langue. Jahana Von Grünerwald était morte lors de mon initiation. J'étais une autre, j'étais prêtresse-dragon, entièrement vouée au Dragon.

La vie s'écoulait, simple et pleine de joie au temple. Je n'avais pas terminé ma formation, bien sûr, et je continuais à apprendre, afin de devenir une guerrière au service du Dragon, un jour. J'étais heureuse de ma condition, heureuse de vivre, enfin. J'avais pardonné à tous ceux qui m'avaient fait du mal, même à Wilhem, et même à moi-même. Mon profond dégoût de moi s'était définitivement envolé, et je devenais à présent une jeune femme belle, toujours plus belle et redoutable, dont le corps aurait pu faire damner un saint. Parce que ces tatouages, qui le recouvraient, me donnaient plus de charme encore. Même lorsqu'ils étaient dissimulés sous mes vêtements, ils rayonnaient une étrange puissance charismatique et mystérieuse. Mais je m'étais juré que plus un homme ne poserait son regard sur ma nudité, ni ses doigts sur mon corps. J'étais une déesse froide et belle, avec mes longs cheveux roux qui cascadaient jusqu'à mes genoux, mon teint pâle, mes yeux verts transperçant. J'étais le soleil et la lune, comme eux inaccessible, comme eux puissante, comme eux éblouissante. Et je rayonnais enfin la joie et l'amour, la douceur et la compassion.

Mais chaque histoire a une fin. Mon bonheur s'acheva un jour d'automne qui s'annonçait pourtant fort beau. Djasehera vint me rejoindre dans l'herbe de notre jardin, où je venais me ressourcer auprès des plantes que j'aimais tant, après la prière du matin. Son air sombre me sembla déplacé, dans ce décors paradisiaque, alors que toute la nature exprimait sa joie pétillante.

« Yanhe... dit-elle avec douceur. Tu vas devoir nous quitter.

-Pourquoi donc ? m'écriai-je, surprise, tandis que mon cœur se serrait en un effroyable pressentiment.

-Ton père veut t'enlever d'ici, Yanhe. Tu as douze ans, presque treize, et tu es en âge d'être mariée. Telle est la teneur du message qu'il nous a envoyé.

-Mais... Je croyais qu'il voulait faire de moi un homme, et l'héritier de nos terres ? Avec qui veut-il donc me marier ? »

Djasehera baissa les yeux. Je crus étouffer lorsque je compris.

« Avec qui ? hurlai-je comme une folle. Avec qui veut-il me marier ? »

-Tu le sais déjà, Yanhe, murmura doucement Djasehera. N'est-ce pas ? »

Elle vit mes yeux s'emplir de larmes.

« Sois forte, dit-elle. Tu restes des nôtres. Tu as appris bien des choses, et tu sauras te faire respecter de Wilhem. »

Mon cœur était glacé de peur et d'effroi. Je retombai soudain des années en arrière, alors que je vivais chez Gilberh D'Espar. Wilhem... Mon horrible cousin. Mon violeur. Mon futur mari.

« Je n'irai pas, dis-je soudain avec fermeté. Je ne veux pas y aller. »

Djasehera me regarda avec un mélange d'incrédulité et de compassion.

« Tu n'as pas le droit de désobéir à ton père, dit-elle doucement. Tu n'es pas majeure, et nous ne pouvons rien faire pour toi. Ton père a le droit de te marier. Nous ne pouvons pas te protéger plus longtemps. Tu dois plier. N'as pas appris cela, ici ? Les desseins du Dragon sont impénétrables. Tu dois obéir à ton père. »

Je partis en courant vers ma chambre, sans plus me soucier de Djasehera. Je me sentais perdue, comme la petite fille que j'avais été. En moi remontait la honte, le dégoût, tandis que je m'effondrais sur mon lit en pleurant. Je ne pouvais pas. Je ne voulais pas revoir Wilhem, sans quoi je ne pourrais que haïr à nouveau, que me détester un peu plus chaque jour. Mais cette fois-ci, je savais que je pouvais mettre fin à mes jours. Cependant, il y avait peut-être une autre solution. Je repris un peu d'espoir. Je pouvais partir. Rester à tout jamais fidèle à mon ordre, et surtout à ce que l'on m'avait appris, l'amour, la compassion, le pardon. Tout ce que j'oublierais si je retournais à Lothan. Aucun déshonneur ne me semblait plus grand que ce mariage avec Wilhem. Pas même la fuite que je préparais, pas même le vol que je m'apprêtais à commettre.

Le soir venu, je mangeais en silence avec mes sœurs, tentant de faire bonne figure. J'avais appris que les chevaliers de mon père viendraient me chercher d'ici trois jours. Je n'avais pas beaucoup de temps pour agir. Je me retirai finalement dans ma chambre, comme toutes mes sœurs. Mais au lieu de dormir, j'écoutais le silence, les bruits qui se faisaient entendre dans l'abbaye, puis la respiration ensommeillée des femmes. Alors, je me vêtis de mon costume noir, je pris ma besace où j'avais entassé toutes mes affaires, et je me glissai hors de la chambre. J'avais laissé un petit mot sur ma table de chevet, expliquant pourquoi je partais et demandant aux sœurs de me pardonner. Je marchai furtivement dans les couloirs, sortis dans le jardin, et me dirigeai vers le dojo. C'était une petite salle en forme de dôme où nous apprenions à lutter, et où nous rangions les armes qu'on nous confiait. Je pris mon sabre, une longue épée à la lame fine marquée au nom du temple et du Dragon Umir Lektis Ki Zsimitswtl. Je lui adressai une prière silencieuse, à ce grand dieu d'amour que je servais, lui demandant de pardonner mon crime et d'accepter, comme repentir, la chasse aux thanathaires que je m'apprêtais à entamer, puis, prenant avec moi le sabre ainsi que mes dagues de combat et de lancer, je sortis et refermai la porte du dojo.

Dehors, Djasehera m'attendait. J'eus un mouvement de recul en la voyant.

« Pardonne-moi, amie, dis-je. Peut-être cela te semble-t-il décevant, car tu avais placé de grands espoirs en moi. Mais je ne peux me résoudre à croire que mon destin est entre les mains de ce Wilhem.

-Tu te trompes, Yanhe. Je trouve au contraire que tu fais preuve de courage. Ce n'est pas contre le Dragon que tu te dresses, mais contre la loi des hommes. Le Dragon m'a parlé dans mon

sommeil. Je t'aiderai à sortir d'ici, et à fuir. Mais n'oublie jamais que tu es des nôtres. Où que tu ailles, ta mission reste inchangée.

-Je pars en conscience, Djasehera. J'ai voué ma vie au Dragon, et je ne la lui reprendrai pas. Je pars en chasse. »

Djasehera acquiesça gravement et tourna les talons. Je la suivis. Elle alla jusqu'à la porte de l'abbaye, et m'ouvrit le passage.

« Adieu, amie, dis-je en tombant dans ses bras en pleurs. Jamais je ne t'oublierai. Jamais je ne pourrai te remercier suffisamment pour le geste que tu viens d'accomplir. Pour tout ce que tu as fait pour moi depuis que nous nous connaissons.

-Telle était la volonté d'Umir Lektis Ki Zsimitswtl, répondit-elle. S'il avait voulu que je t'empêche de partir, je l'aurais fait. Mais les desseins du Dragon sont impénétrables, n'est-ce pas ? »

Je lui souris, puis je partis sans plus parler ni sans me retourner. Et les portes du temple se refermèrent à jamais sur moi. Ma vie d'errance, de compassion et de traque du Mal avait commencé. Le Dragon était avec moi. Et je ne le trahirai pas.

Aurélie Chateaux, 2005